

Le lion est mort. Au galop... Ainsi Delacroix prévient-il le sculpteur animalier Barye du décès d'un fauve à la ménagerie du Jardin des Plantes. Les deux artistes se ruent au Muséum afin d'assister à la dissection imminente de l'animal – nous sommes au mois de juin 1829, et la chaleur entraîne une décomposition rapide du cadavre. Les deux amis étudient le lion sous toutes les coutures.

Toute sa vie Delacroix dessinera sur le vif. C'est d'abord sous l'influence de Géricault qu'il s'intéresse au monde animal : « *Il faut absolument se mettre à faire des chevaux. Aller dans une écurie tous les matins* », note-t-il en 1823 dans son journal.

Le cheval incarne la fougue et la jeunesse lancée à la conquête de la gloire, de la *Bataille de Taillebourg* au plafond d'*Apollon* du Louvre.

Mais déjà Delacroix dessine affectueusement les chats qui l'entourent. L'attrance pour les grands félins commence avec les escapades en compagnie de Barye à la foire de Saint-Cloud, où il existe une ménagerie de fauves. Les animaux sauvages le fascinent : « *Les tigres, les panthères, les jaguars, les lions ! D'où vient le mouvement que la vue de tout cela procure chez moi ?* » s'interroge-t-il.

Il n'est pas le seul à être troublé par cette affinité ; la plupart de ses amis poètes rendent compte de ce mimétisme, infligé autant par les « lions » exécutés tout au long de sa vie que par ses particularités physiques. Pour Baudelaire, « *le tigre, attentif à sa proie, a moins de lumière dans les yeux et de frémissements impatients dans les muscles que n'en laissait voir notre grand peintre, quand toute son âme était dardée sur une idée* », Alexandre Dumas voit plus prosaïquement « *sa peau brune, bistrée, mobile, se plissant comme celle d'un lion* », et Théophile Gautier se remémore « *ses yeux fauves à l'expression féline, ses lèvres fines et minces un peu bridées sur des dents magnifiques, son menton volontaire accusé par un méplat robuste [qui] lui composaient une physionomie d'une beauté farouche, étrange, exotique, presque inquiétante.* »...

Lorsque le peintre vient fouiller du regard les bêtes engagées, il cherche également à décrypter le fond de son âme : « *Sait-on ce que c'est que le travail sous la dictée de l'inspiration ? Quelle crainte, quelles transes de réveiller ce lion qui sommeille dont les rugissements ébranlent tout votre être.* »

Peu à peu la vérité se fait jour : l'instinct sauvage est le fond même de la nature de l'homme. « *Enfant, j'étais un monstre* », confiera-t-il plus tard, comme un aveu en forme de constat.

Le sauvage, pour l'heure, c'est l'Autre. Delacroix embarque pour le Maroc visiter la Barbarie ; ce sera son pèlerinage à Rome, et il y découvrira « *l'Antiquité vivante* ».

Il assiste, ébloui, aux fantasias des cavaliers, visite le zoo du Pacha. Après ce voyage, à n'en plus douter, « *Le vrai homme est sauvage ; il s'accorde avec la nature comme elle est* ». À côté des tumultes de l'histoire et des drames shakespeariens, Delacroix transposera désormais dans ses « tableautins » animaliers et ses chasses exotiques le maelström des instincts primaires de la vie.

Sous l'aspect majestueux des fauves, la violence se tapit, bondit, happe, lacère, égorge, jusqu'à l'hystérie sanglante des grandes chasses aux lions. Meurtres, viols, combats : pour que les prédateurs trouvent leurs proies, tous les moyens sont bons. « *Les hommes sont des tigres et des loups animés les uns contre les autres pour s'entre détruire* » (*Journal*, 1863). Dans ces chasses paroxystiques, les chevaux, les hommes et les fauves ne font plus qu'un, entraînés dans le tourbillon d'une danse sanglante et enragée, lié par la matière. Car le pinceau du compositeur est magique, la symphonie des couleurs magistrale, le rythme du mouvement endiablé. « *Le premier mérite d'un tableau est d'être une fête pour l'œil* » (*Journal*, 1863). En cela, l'éblouissante esquisse de la grande *Chasse aux lions* est un chef-d'œuvre. On peut, si l'on veut, distinguer les formes de corps ; mais le choc que l'on éprouve à la vue de cette « *explosion de couleurs* », pour reprendre les termes de Baudelaire, suffit à nous émerveiller. Plus que tout, ce rythme coloré fait de Delacroix le précurseur de toutes les avant-gardes qui se succéderont jusqu'au début du XX^{ème} siècle. De manière encore plus marquée, par la division de la touche, la *Lionne guettant une proie* rugit comme un Van Gogh. La modernité n'a pas d'âge : il n'y a que des styles, révélant par l'expression individuelle une facette nouvelle de la peinture, mais seul le génie à le pouvoir de la donner à voir. Pour arriver à cela, Delacroix passera sa vie à étudier Rubens, dont il possède les « chasses » en gravures.

Le travail, toujours le travail, encore le travail : inlassablement, il dessine. Le 7 juin 1855, il prend « l'omnibus de Lyon » pour se rendre au Jardin des Plantes : « *Il y a deux beaux lions, de jeunes lions. Je mourais de chaud à les regarder, j'ai remarqué qu'en général le ton clair qui se remarque sous le ventre, sous les pattes, se mariait plus doucement avec le reste de la peau que je ne le fais d'ordinaire : j'exagère le blanc. Le ton des oreilles est brun, mais en dehors seulement...* » Ainsi Delacroix préparait-il la fameuse Chasse aux lions commandée par l'Etat – dont il ne reste plus qu'un fragment, un malencontreux incident ayant abîmé le tableau en 1870.

Vers le milieu des années 1850, il croque le combat d'un lion et d'un tigre : les griffes étreignent, les mâchoires mordent à pleines dents, les lacis parallèles du crayon emballent les corps dans une valse mortelle. Amour-haine ? Il y a dans cette fusion l'ambiguïté des enlacements passionnels. Comment décrire autrement *l'Indienne mordue par un tigre* ? L'érotisme teinté de sadisme qui sous-tend tout l'œuvre de Delacroix n'épargne pas ses « *cochonneries* » (le mot est de lui, dans une lettre adressée à Gautier) animalière... S'il sait être brut(e), Delacroix n'oublie jamais qu'il fut aussi adepte du dandysme au cours de sa jeunesse ; le *Félin assis de dos, se léchant la patte* allie à la férocité du regard le raffinement de la toilette : virilité et narcissisme. Le corps compact est comme enroulé autour de l'énergie condensée par la spirale du trait.

Cette énergie qui lui fait défaut au soir de sa vie, il la transmet encore dans le furieux *Combat de chevaux dans une écurie*, réminiscence d'une scène vécue trente ans auparavant au Maroc, dont il disait : « *J'ai vu là, j'en suis certain, tout ce que Gros et Rubens ont pu imaginer de plus fantastique et de plus léger.* » Si le physique ne suit plus, le génie s'appuie sur la béquille de la sagesse, réconfort de la vieillesse.

En novembre 1860, Delacroix écrit à George Sand : « *Je me rappelle ce mot de Thémistocle, c'est bien ancien, que cite le bon Poussin à la fin de sa vie : « l'homme décline et s'en va quand il commence à bien faire. »* . *La lionne prête à s'élanter*, datée de 1863, ne le contredira pas.

Pourtant Delacroix est très malade. Le 5 avril 1863, jour de Pâques, il dédicace un dessin prémonitoire à sa fidèle servante, Jenny Le Guillou. Ce *Félin marchant dans un paysage*, décharné, la queue traînant au sol, est un croquis des plus hésitants, les pattes antérieures ne sont plus musclées mais bosselées ; les traits horizontaux du ciel pèsent sur la tête du fauve, qui ploie vers la terre ; la gueule entrouverte semble râler plus que rugir. Le félin agonisant est comme un miroir de sa déchéance, dont il renvoie l'aveu au seul témoin de son intimité. Le 13 août, le vieux lion meurt, dira Baudelaire, « *à la manière des chats ou des bêtes sauvages* ».

Patrick de Bayser

Le spectacle du monde, Eugène Delacroix, hors-série, n°1, p. 32-36.